

## SPECTACLE

## L'univers de Rabelais au théâtre

jeudi 9 juin 2011, par Bertrand Tappolet



**Entre marionnettes, bouffons, comédiens et musiciens, « Rabelais, la nuit », mis en scène par Serge Martin nous emmène sur les traces de Pantagruel et Gargantua, au cœur vivant de l'œuvre de François Rabelais.**

« Tout ce qui vit, meurt », entend-on en préambule dans la bouche d'Alcoffribas (Patrick Mohr), double de Rabelais et narrateur conteur. En l'espace de 5h30 avec repas pris en commun, cette création rassemble plus d'une centaine de participants comédiens professionnels, amateurs, choristes, musiciens de la fanfare du Loup, élèves de l'Ecole Serge Martin. L'un des plus grands écrivains humanistes de la Renaissance reste passionnément contemporain, son anarchisme, sa liberté, ses inventions verbales, les délires de son imagination nous demeurent proches.

Réalisées par Christophe Kiss, les marionnettes à tailles multiples, qu'elles soient à gaine, tringle ou crosse rendent bien au cœur des scènes martiales, l'influence déterminante du roman de chevalerie. Soit la guerre contre Picrochole, figure emblématique du mauvais prince, double possible de l'Empereur Charles Quint, pillant et ravageant les terres de Grandgousier (Claude Thébert), père de Gargantua.

### Le corps grotesque

Il n'est pas anodin de puiser dans Rabelais ce qui est de nature à alimenter une réflexion sur notre époque en favorisant les retours sur soi. S'il exalte les pulsions vitales, le comique « rabelaisien » fait apparaître la bizarrerie de l'être humain, cet animal obsédé, fût-il clerc ou cordelier.



Il montre à l'envi combien l'homme qui pense et médite est doublé d'un animal qui renifle et goute. C'est l'affranchissement du corps que célèbrent Pantagruel et Gargantua, tous deux incarnés avec générosité par Frédéric Polier.

Dans les espaces du site du théâtre de La Parfumerie en sursis jusqu'à sa possible disparition fin 2012, les hommes ont souvent l'allure de pantins. L'imagerie convoquée est une mosaïque d'échos aux Songes drolatiques de Pantagruel (1565), série de planches déclinant avec une foisonnante inventivité le thème du monstre. Ces êtres fantastiques, ces corps hybrides s'inscrivent dans la veine des grotesques et la tradition des drôleries gothiques et flamandes, celles de Bosch et de Bruegel. « Cette pièce développe tout un travail sur le masque, le corps déformé, monstrueux, qui suscite la parodie, la parole critique », souligne le metteur en scène. L'univers mental de la Renaissance n'est-il pas peuplé de monstres ?

### L'énigme Rabelais

On découvre que les périples de « Pantagruel » et « Gargantua », les tiers, quart et cinquième livre sont déjà une mise en théâtre tant les actes sont visuels et traités avec imagination. Un prologue allie foire, Carnaval et tréteaux du théâtre de rue. Le spectacle opte pour un registre multiforme, enclin à la démesure de la parole et du geste. Il joue sur plusieurs échelles de représentations, certains personnages emblématiques ayant leur double en marionnettes. Ainsi Panurge (José Ponce), sorte de fou de Pantagruel résumant en lui les tentations démoniaques de la Renaissance, figure faite de ruse et de couardise qui trouve plaisir à mépriser la nature humaine.

Grâce à de nombreux points de vue et niveaux de langage, cette création compose un récit fantastique. Qui nous immerge à travers des contrées imaginaires, hantées de créatures étranges et de peuples aux coutumes singulières. Ainsi les Chicanous montés pour se faire battre à bord d'un navire, qui accueille le public assis en gradin à même la coque. Quelques langueurs en bouche marquent cette partie consacrée à un difficile voyage en quête de l'oracle de la dive Bouteille. Une odyssée empreinte de fantasmes et d'apparitions cauchemardesques, dont un monstre marin tenu par des gaffes comme on peut en voir à Carnaval ou dans les parades de la compagnie Royal de Luxe. L'ensemble ne se départit jamais du double aspect mêlant le conte à la dissertation philosophique que l'on peut déceler dans les épopées signées Rabelais.

Tout « génie littéraire » a son arrière-cour de bêtise. Fort peu d'humanistes au 16<sup>e</sup> siècle préfigurent l'égalitarisme d'un Fourier, pour qui le degré d'une civilisation se mesure à la place occupée par la ferme. Généreux en propos misogynes, Rabelais n'appréciait guère Guillaume Postel qui écrivit un « Eloge des femmes ». L'intelligence de la mise en scène est d'avoir mis en avant un chœur majoritairement féminin, êtres vêtus de noirs habits monacaux. A la manière brechtienne, ce chœur reprend des commentaires et passages clefs du récit.

En 1996, Serge Martin réalisait sous l'intitulé Tempête au Pont Butin, une proposition scénique en décor naturel de belle mémoire. Sur la musique de Carmine Coppola qui accompagnait dans Apocalypse Now la remontée du fleuve, câble d'alimentation en prise directe avec le cœur des ténèbres, le public embarquait sur les Mouettes genevoises au fil du Rhône afin de découvrir l'œuvre testament de Shakespeare, La Tempête.



« Rabelais, la nuit ». Théâtre de La Parfumerie, Genève, jusqu'au 18 juin. Rens. : [www.rabelais.ch](http://www.rabelais.ch)

Une pièce qui permet à son auteur sous les traits du magicien Prospero d'observer le processus de sa propre création. La pièce de théâtre est aussi le champ de bataille où le dramaturge prend sa revanche sur la vie réelle. Avec cette dimension essentielle, qu'en leur temps Rabelais et Montaigne ont su mettre en lumière, à savoir que notre existence se déroule souvent par procuration.

### L'actualité de Rabelais

**Entretien avec Serge Martin, metteur en scène de « Rabelais, la nuit »**

**Le roman rabelaisien contient une pluralité de langages : celui de l'humaniste n'est pas celui du conteur, du bonimenteur, du rhéteur, du metteur en scène, du lexicologue.**

**Serge Martin** : Rabelais est très contradictoire. Il avance quelque chose et la renverse. C'est ainsi que les trois premiers livres, qui précèdent le voyage en bateau, se déroulent pendant le Carnaval : un temps propice à mettre l'ordre social à l'envers. Les Géants étant ceux de Carnaval. Satiriste, Rabelais n'arrête pas de renverser les choses. Il donne des leçons d'humaniste tout en sachant très bien parler de l'enfant. Evidemment, il critique la Sorbonne qui est l'éducation classique, celle qu'il faut suivre. Rabelais en délivre une autre, où même les repas sont éducatifs. Ce qui est à la racine du mot « nourriture », qui ne se résume pas à s'alimenter. C'est aussi apprendre et connaître. L'auteur travaille avec cette idée. Il délivre un discours humaniste en faveur de la paix et des enfants, tout en étant très critique envers la politique.

Rabelais est étonnement contemporain, lorsqu'il parle de l'argent et des prêtres. On reconnaît ainsi notre époque lorsque l'écrivain avance que l'on va prêter à ceux qui ne sont pas encore nés. Dans ses répliques, il parvient à mener un humanisme dans un grotesque joyeux qui vient controverser les choses. Avec lui, le théâtre à la fois divertit et

i n s t r u i t .

#### Sur les femmes dans l'œuvre de Rabelais.

S. M. : Dans le Troisième Livre, il y a tout un questionnement de Panurge sur le mariage. Ce personnage est en quelque sorte le fou angoissé de Pantagruel, comme celui accompagnant le Roi Lear dans la pièce de Shakespeare. C'est aussi une femme qui traduit la Parole et c'est chez Bacbuc que l'on va la chercher. Une très belle scène conte la perte de Badelec lorsqu'elle accouche de Pantagruel. Gargantua y pleure sa femme morte en couches tout en riant d'avoir un

e n f a n t .

J'ai ajouté un chœur de femme qui n'est pas dans le récit de Rabelais, le « chœur ouvert » de Michele Millner. Car dans un Carnaval, il y a de la musique, celle de la Fanfare du Loup, des chants. Ce chœur reprend par instants les paroles importantes que prononcent les Géants ou d'autres et qui résonnent aujourd'hui. Ainsi en va-t-il des citations telles que « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » ou « L'habit ne fait pas le moine ».

#### Rabelais mêle réflexions philosophiques et discours sur le corps.

S. M. : Chez Rabelais, nul problème à dire que la bouche est aussi importante que le cul. L'auteur désacralise les choses. Il faut autant bien manger que déféquer. Le fait de la nourriture est se batte du côté de la misère du peuple. C'est un pied de nez au Dieu qui donne la morale de l'époque. Il la dépasse par le bien vivre. Ce qui donne un souffle de liberté à ses personnages et, partant à tout un chacun, encore de nos jours. Le fils de Gargantua est éduqué d'abord à la manière traditionnelle venant de La Sorbonne, sophistique, ce qui ne donne rien. Ensuite on l'éduque de manière humaniste et vivante.

# L'odyssée de Rabelais, notre contemporain

**THÉÂTRE** • Entre marionnettes, bouffons, comédiens et musiciens, «Rabelais, la nuit», mis en scène par Serge Martin au Théâtre de la Parfumerie à Genève, nous emmène sur les traces du Pantagruel et Gargantua.

«**T**out ce qui vit, meurt», entend-on en préambule dans la bouche d'Alcofrabas (Patrick Mohr), double de Rabelais et narrateur conteur. En l'espace de 5h30 avec repas, cette création qui rassemble plus d'une centaine de participants - comédiens professionnels, amateurs choristes, musiciens de la fanfare du Loup, élèves de l'École Serge Martin - nous fournit l'occasion d'une surprenante découverte. L'un des plus grands écrivains humanistes de la Renaissance n'est pas entré dans une langue inconnue, une histoire littéraire dépassée. Il reste passionnément contemporain, son anarchisme, sa liberté, ses inventions verbales, les délires de son imagination nous demeurent proches. Dues à Christophe Kiss, les marionnettes à tailles multiples, qu'elles soient à gaines, tringles ou crosses rendent bien au cœur des scènes martiales, l'influence déterminante du roman de chevalerie. Soit la guerre contre Picrochole, figure emblématique du mauvais prince, double possible de l'Empereur Charles Quint, pillant et ravageant les terres de Grandgousier, père de Gargantua (Claude Thébert).

## Le corps grotesque réhabilité

Il n'est pas anodin de puiser dans Rabelais ce qui est de nature à alimenter une réflexion sur notre époque en favorisant les retours sur soi. S'il exalte les pulsions vitales, le comique «rabelaisien» fait apparaître la bizarrerie de l'être humain, cet animal obsédé, fût-il clerc ou cordelier. C'est l'affranchissement du corps que célèbrent Pantagruel et Gargantua, tous deux incarnés avec générosité par Frédéric Polier. «Le corps rabelaisien mange et chie, boit et pisse, dispense ses rires, ses larmes, sa



Un spectacle total qui met en scène des bouffons, pourfendeurs de la religion. (photo Olivier Carrel)

salive, son sperme... et ses pensées avec une égale largesse. S'il lui arrive de conchier quelque condition, objet ou personne, c'est par réaction spontanée à l'encontre de qui ou de quoi le voudrait asservir, entraver, réduire ou rompre», écrit le médiéviste belge Raoul Vaneigem.

Évoquer un auteur que plus personne ne lit, et dont l'œuvre passe pour la plus difficile de la littérature française, à en croire l'écrivain Michel Butor, tient de la gageure. Et pourtant, sous le couvert de ses histoires de géants et joyeuses bombances, Rabelais dit dans le souci de lutter contre toutes les intolérances. Et son rire subversif reste d'une belle acuité. Serge Martin explique: «Satirique, l'écrivain s'attaque à tout avec un sens du grotesque et de

l'image que la marionnette incarne et prolonge à merveille. C'est l'essence même de Carnaval, l'inversion de l'ordre du monde et des choses. La marionnette permet aussi d'organiser le récit sur plusieurs scènes mobiles distinctes ainsi que tout un jeu sur les tailles et présences. L'éducation, celle des enfants ou des repas, est centrale chez cet humaniste pacifiste. En sa compagnie, le théâtre divertit et instruit tout à la fois.»

Dans les espaces du site du théâtre de La Parfumerie en suris jusqu'à sa possible disparition fin 2012, les hommes ont souvent l'allure de pantins. L'imagerie convoquée est une mosaïque d'échos aux *Songes drolatiques de Pantagruel* (1565), série de planches déclinant avec une foisonnante inventivité

le thème du monstre. Ces êtres fantastiques, ces corps hybrides s'inscrivent dans la veine des grotesques et la tradition des drôleries gothiques et flamandes, celles de Bosch et de Bruegel. «Cette pièce développe tout un travail sur le masque, le corps déformé, monstrueux, qui suscite la parodie, la parole critique», souligne le metteur en scène. L'univers mental de la Renaissance n'est-il pas peuplé de monstres? Le Cinquième livre est ainsi bien le lieu de visions affolées et de fantasmes. Sous forme de marionnettes géantes, de grands échassiers en habits sacerdotaux sortent à l'horizon du navire dans lequel public a pris place pour la dernière partie de l'opus. Ils représentent les Oiseaux cléricaux de la Cour épiscopale de Rome. Autant de traits vitriolés décochés par Rabelais contre l'Eglise catholique, ses institutions maffieuses, sa hiérarchie.

## Le mystère Rabelais

Malgré quelques langueurs en bouche, on découvre que les périples de *Pantagruel* et *Gargantua*, les tiers, quart et cinquième livre sont déjà une mise en théâtre tant les actes sont visuels et traités avec imagination. Un prologue allie foire, Carnaval et tréteaux du théâtre de rue. Le spectacle opte pour un registre multiforme, enclin à la démesure de la parole et du geste. Et jouant sur plusieurs échelles de représentations, certains personnages emblématiques ayant leur double en marionnettes. Ainsi Panurge (l'extraordinaire José Ponce), sorte de fou de Pantagruel résumant en lui les tentations démoniaques de la Renaissance, figure faite de ruse et de couardise qui trouve plaisir à mépriser la nature humaine. Grâce à de nombreux points de vue et

niveaux de langage, cette création pose un récit fantastique. C'est immergé à travers des contraires, hantées de créatures étouffées de peuples aux coutumes sinistres. Ainsi les Chicanous, montés faire battre à bord d'un navire public est assis en gradin à l'écopie. Quelques langueurs en marquent cette partie consacrée à difficile voyage en quête de l'île de la dive Boutelle. Odyssée empfantasmes et d'apparitions caudescques, dont un monstre ma par des gaffes comme on peut. Carnaval ou dans les parades de pagnie Royal de Luxe. L'ensemblément jamais du double mêlant le conte à la dissertation sophistique que l'on peut déceler épopées signées Rabelais. Nous voilà spectateurs d'une presque cinématographique, plans et travellings se succèdent chassés-croisés subtils entre d'hier et d'aujourd'hui. Où le regard le passé, pour apprivoiser mieux préparer le futur. Enfin, a de beau dans ce projet-là, l'humanisme, généreux, c'est le fait ment des langues et des âges s'entend. De véritables tableaux, et ment perpétuel, que le spectacle scrute sous tous les angles. Ils par instants l'enchantement pe dégageur du travail sur le s'épique, mélange de réalisme et magie, du Théâtre du Soleil. Mnouchkine qui emporte et. Mais il y a beaucoup plus: ce qui de bonheur extraordinaire que théâtre quand il est porté par collectif.

BERTRAND

Rabelais, la nuit, Théâtre de La Parfumerie, jusqu'au 18 juin, rens. sur www